

Evelyne Berriot-Salvadore : *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*

Agathe Lafortune

Volume 7, numéro 2, 1994

Représentations

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/057802ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/057802ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (imprimé)

1705-9240 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lafortune, A. (1994). Compte rendu de [Evelyne Berriot-Salvadore : *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*]. *Recherches féministes*, 7(2), 164–166. <https://doi.org/10.7202/057802ar>

Certes, ce numéro thématique nous permet d'élargir notre horizon sur des aspects des cultures féminines mal connues; mais la plupart des articles ne sauraient être qualifiés de « féministes », même s'ils sont écrits par des femmes, au sujet des femmes. Le sujet du numéro est bien « Femmes et traditions », non « Féminismes et traditions ». Les articles démontrent que les femmes qui travaillent sur la tradition et la modernité n'ont pas encore bien défini leurs propres paradigmes, qu'elles s'expriment d'un point de vue féministe ou « féminin ».

Kaarina Kailo
Institut Simone -De Beauvoir
Université Concordia

Evelyne Berriot-Salvadore : *Un corps, un destin. La femme dans la médecine de la Renaissance*. Paris, Honoré Champion éditeur, 1983, 281 p.

On aurait pu croire que la biologique et la médecine étaient des sciences objectives. Or ces savoirs n'auraient pas échappé à l'emprise des idéologies et des discours normatifs, pas plus d'ailleurs que la théologie ou le droit. L'ouvrage d'Evelyne Berriot-Salvadore révèle, en effet, que loin de s'en tenir à une stricte observation des corps, les auteurs de manuels d'obstétrique et d'anatomie du XVI^e siècle se font les champions d'un « projet moral » qui concerne la société tout entière. Ils entrent dans le jeu de la différenciation sociale des sexes. Ils se livrent à un exercice de philosophie sur la nature des sexes. À travers une revue de la littérature médicale, par une analyse des écrits laissés notamment par les Ceriziers, Liebault, Fallope, Paraselse, Paré, Joubert, Brantôme, Vivès et Estienne, Berriot-Salvadore montre que ces hommes se font attentifs à l'expérience propre des femmes. Ils récusent l'idée d'une imperfection radicale du sexe féminin, écrit Berriot-Salvadore, pour aborder l'étude d'une anatomie particulière et d'une pathologie différenciée. Cependant, malgré les efforts tentés par quelques médecins pour échapper à un système qui entrave l'observation anatomique et les progrès thérapeutiques, le discours scientifique reste tributaire d'un ordre social qu'il convient de reconduire, voire de légitimer, en soulignant que le rôle de chacun des sexes est inscrit dans la nature (p. 38).

Le XVI^e siècle s'affranchit jusqu'à un certain point des définitions laissées par Aristote touchant le modèle du sexe unique, la femme étant le « mâle inachevé » ou l'envers imparfait du référent masculin. Ce faisant, il s'emploie surtout à lui trouver une identité qui l'enferme dans un rôle, complémentaire par rapport au mâle, d'épouse et de mère. Après le modèle de la femme tronquée, le discours médical instaure un autre symbole, celui de la « femme utérus ». Il s'ouvre à la différence, mais il donne à cette découverte une définition limitative. Il refuse aux femmes l'accès à une existence sociale qui soit autre que celle qui est définie naturellement par leur sexe.

L'idée de la différence, écrit Berriot-Salvadore, suscite des recherches nouvelles et favorise les progrès de la médecine opératoire. Par contre, tel qu'il est formulé au XVI^e siècle, le discours sur le corps féminin trahit le souci de souligner l'inégalité physique et même spirituelle des femmes. Il sert de caution scientifique pour confirmer les préjugés les plus communs sur la faiblesse du sexe féminin. Inscrit seulement dans la différence, précise l'auteure, le discours scientifique est piégé; il peut accréditer toutes les dissertations sur la suprématie

masculine (p. 51). À l'époque, l'écrivaine Marie de Gournay est d'ailleurs la première à s'insurger contre l'interprétation abusive que les hommes font de la « différence », vue sous l'angle de la fragilité et de l'inégalité. Sans doute l'homme est-il plus robuste que la femme, mais est-ce une raison pour en déduire une supériorité de moeurs, de caractère et d'intelligence ?, demande-t-elle. Il faut ébranler cette logique déterministe qui, à l'aune de la force physique, ne voit qu'obstacles, limites et défauts dans la « destinée » féminine (p. 52).

De cette entorse faite à la raison et de la fixité du regard masculin appliqué à diagnostiquer « la débilité congénitale des femmes » (p. 31), Berriot-Salvadore ne déduit rien. Il ne se dégage aucun élément de réflexion de l'amas d'observations contradictoires qu'elle présente sous le mode oscillant du balancier. Tout au long de son travail, l'auteure observe, d'un côté, ce qu'elle appelle les évolutions socioculturelles et, de l'autre, les tentatives de récupération menées à l'encontre d'authentiques efforts pour reconnaître aux femmes une « identité saine ». Elle montre l'impasse où se trouve la science encombrée de projets idéologiques et moraux. Mis en évidence sans être conceptualisé par l'auteure, le problème demeure entier parce qu'il est circonscrit dans le cercle vicieux de la formulation d'un constat qui échappe à toute explication.

Un obstacle qui barre la route au progrès véritable des connaissances médicales retient l'attention de Berriot-Salvadore. Les femmes sont peu nombreuses dans ce domaine au XVI^e siècle, observe-t-elle. Le seul traité d'obstétrique écrit par une femme de l'époque serait celui de Louise Bourgeois, dite Boursier. Berriot-Salvadore note aussi l'absence de collaboration entre les praticiennes et les médecins théoriciens. Elle voit que les hommes écrivent et qu'ils sont étrangers à l'expérience des sages-femmes. Elle ne voit pas toutefois que le savoir médical est un savoir masculin tronqué.

Les choses changent, dira malgré tout Berriot-Salvadore. En définitive, notons-le, la place des femmes dans la société ne change guère. Car, aujourd'hui comme hier, écrit le sociologue Marc Préjean (1994 : 169), sous le couvert d'un fondement naturel, ne cessent d'opérer, par une série de systèmes de différenciation sociale des sexes, les mécanismes qui tendent à les distinguer, voire à les opposer et à les hiérarchiser. Pour sa part, l'historien Thomas Laqueur a publié un ouvrage qui démontre qu'en médecine, comme dans toutes les sciences, les représentations concernant les attributs des genres sont premières, on dirait même, immuables. Modulés en fonction des situations sociales et assortis au besoin de rétablir un certain ordre, ces arguments sont destinés à redéfinir les places du féminin et du masculin qui varient. Ainsi, pour Laqueur, la naturalisation des catégories de sexe – projet qui connaît son apogée au XVIII^e siècle – est une stratégie rhétorique née du contexte singulier créé par des moments d'affirmation des femmes sur la scène politique ou sociale; un travestissement d'*a priori* conçus pour justifier un ordre social menacé, pour montrer que, dans l'état de nature et avant même l'existence des rapports sociaux, les femmes étaient subordonnées aux hommes (Laqueur 1992 : 225).

Parce qu'elle fait l'histoire de la médecine dans une perspective qui permet la mise en rapport du « destin » des femmes avec les discours normatifs dominants, l'auteure donne à son ouvrage une portée philosophique. Derrière la monographie se profile une autre problématique lourde de sens, mais dont l'enjeu, pareillement occulté, est celui des rapports de sexe dans la construction

sociale, voire politique, du genre. Mais il n'y est fait aucune référence à l'appareil critique fourni par la sociologie et la recherche féministe sur ces questions fort étudiées, en Amérique comme en France. Il eût pourtant été opportun de le faire. C'est là que l'approche historique et fonctionnaliste dans laquelle s'enferme l'auteure atteint ses limites épistémologiques. On ne peut que trop le déplorer.

Agathe Lafortune
Université du Québec à Montréal

Références

PRÉJEAN, Marc

1994 *Sexes et pouvoir. La construction sociale des corps et des émotions*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal.

LAQUEUR, Thomas

1992 *La fabrique du sexe. Essai sur le corps et le genre en Occident*. Paris, Gallimard (trad.).

Francine Saillant : *Au cœur de la baleine*. Montréal, Les Éditions du Remue-ménage, Collection « À vrai dire », 1994, 158 p.

« Soigner la vie », voilà véritablement ce à quoi s'occupe Francine Saillant dans son ouvrage au beau titre métaphorique soulignant la direction de lecture à prendre pour la suivre dans les profondeurs de sa transformation.

L'auteure précise en préambule qu'elle a « rédigé ce livre après avoir perdu plus de soixante kilos » et, puisque « les femmes obèses elles-mêmes se taisent », elle a décidé de « remonter le chemin de 20 années de régimes et d'obésité, pour ensuite décrire le processus de transformation ». Elle rappelle très vite que « chaque histoire de corps demeure fondamentalement singulière » et qu'en conséquence son témoignage ne se veut pas exemplaire. Car c'est bien de témoignage qu'il s'agit ici et non d'un traité d'alimentation idéale ni d'un ensemble de recettes pour contrer un problème d'obésité.

Au moment d'aborder la première partie, on a déjà compris que l'écriture prendra le devant de la scène, ce que vient du reste suggérer le poème d'ouverture, même si l'auteure ne renonce aucunement à une analyse plus scientifique de sa démarche personnelle.

Présentée sous forme de fragments tous coiffés sans exception d'un titre, la réflexion d'une femme qui dit « je » et adopte un ton poétique pour livrer son propos sur l'obésité a quelque chose d'attachant. On aime l'accompagner dans la remontée de son histoire qui s'apparente à tant d'autres par la douleur perçant sous les mots. Parce que les mots, justement, ont comme une vie qui leur appartient en propre dans l'ouvrage de Francine Saillant. Il y a ceux qu'elle aime et auxquels elle fait fête et les autres, ceux qui blessent et participent d'une réalité difficile pour la femme « en double ». Corps/mots, emmêlés dans la même problématique de l'excès : « Pendant les années où j'ai été vraiment obèse, j'ai écrit des kilomètres de pages ».